

ARCHIVES – Asnières à Censier

Numéro 4 / mai 2014 – Rubrique « Sur le vif »

Où l'on exprime son point de vue personnel (3/3)

Si l'on peut aisément déconstruire la mémoire héroïque de la prise de la Bastille, peut-on en faire autant pour la bataille de Verdun ? L'une relève en effet d'une mémoire culturelle entièrement pacifiée voire normalisée, tandis que l'autre semble, même cent ans après, renvoyer à une mémoire collective, vivante, encore sensible.

Vie et mort (?) d'un lieu de mémoire

Non, nous ne sommes pas allés à Verdun pour commémorer, ni pour nous recueillir sur les tombes des milliers de victimes de cette bataille sanglante, comme des collégiens dissipés que l'on emmène "prendre conscience des atrocités de la guerre". Non, ce que nous sommes allés voir, c'est la construction de la mémoire de la guerre : nous sommes allés voir comment on commémore à Verdun. Il est vrai qu'il nous est arrivé de l'oublier au fil de nos tribulations. Pourquoi ? Justement parce que la mise en scène est efficace. Ce n'est pas que le macabre soit surjoué ou factice. Simplement, à Douaumont par exemple, l'ambiance est au recueillement : le froid dans l'ossuaire, les croix à perte de vue, les couronnes de fleurs déposées devant la petite nécropole à l'intérieur du fort...



Certains étudiants ont été émus par ce qu'ils ont découvert, voire choqués par les explications détachées de Gerd Krumeich et le caractère déplacé des boutiques de souvenirs. D'autres, dont nous faisons partie, sont restés plus indifférents : si nous avons tous été gênés par le kitsch touristique (tomber nez à nez avec une carte postale à l'effigie de Pétain surprend toujours), force est de constater que la mémoire ne nous a pas pris à la gorge. Peut-être justement parce que nous avons été ces collégiens avides de faits concrets et reconnaissants qu'on nous *montre* ce qu'il

s'était passé plutôt que de nous asséner une multitude de dates et de noms d'offensives célèbres. Nous avons baigné dans cette mémoire dès l'école primaire : la pluie dans les tranchées, le pantalon rouge du début de la guerre, les taxis de la Marne, le Chemin des Dames, la guerre totale, la vie à l'arrière, le No man's land, le gaz moutarde... Si bien qu'une fois à Verdun, il était impossible que nous soyons submergés par l'émotion. C'est sans doute de là que nous avons tiré le recul nécessaire pour adopter un point de vue critique sur la construction mémorielle.

La mémoire à Verdun est omniprésente, elle est un combat pour les gens qui y habitent, qui se désolent de la baisse du tourisme et mettent toute leur énergie dans l'entretien et la visite des lieux de guerre. Mais elle n'est pas la même dans tous les sites.



A Douaumont, comme nous l'avons déjà évoqué, on se recueille, on rend hommage aux morts. Pourtant, la conciliation des mémoires nationales semble impossible. Les deux drapeaux, allemand et français, flottent certes sur le fort, mais les sépultures sont bien distinctes : des croix blanches pour les soldats français, noires pour les soldats allemands, une nécropole allemande à l'intérieur du fort, mais des noms uniquement français dans l'ossuaire (à une seule exception près). Il y a bien un mélange d'ossements allemands et

français indifférenciés sous l'ossuaire, qui pourrait symboliser l'indissociabilité des anciens ennemis dans la mort, mais il n'est guère mis en avant. Ainsi, la polémique autour d'une nouvelle plaque commémorative en l'honneur de soldats allemands qui ont péri à Douaumont nous semble relever de la même logique, empreinte de patriotisme, de distinction des mémoires.

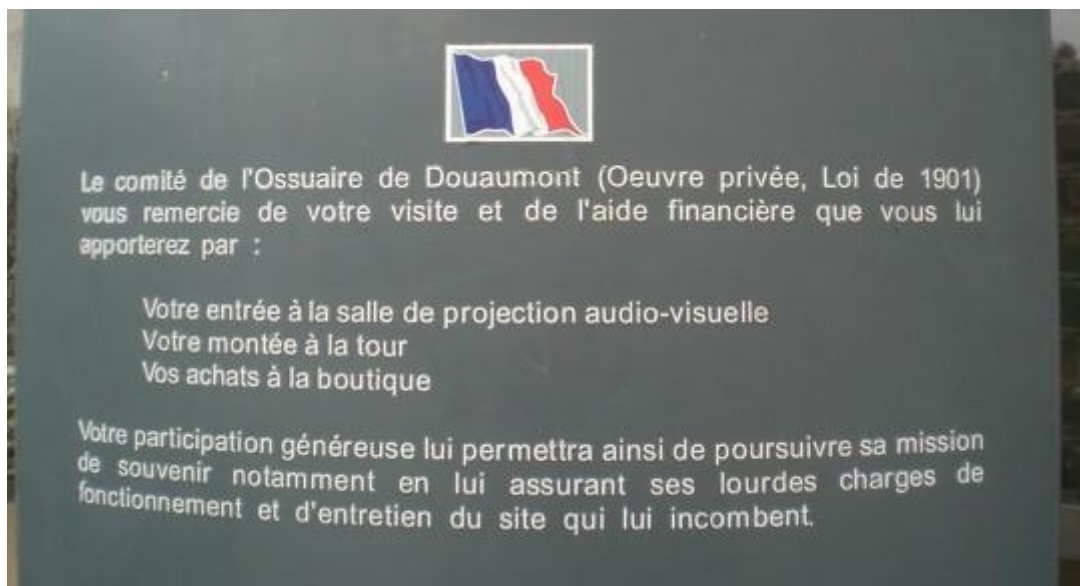
A Vauquois en revanche, on ne ressent pas du tout cette charge émotionnelle de la commémoration. Tout d'abord, ne nous le cachons pas, la visite est divertissante. Déambulant dans les tunnels armés de nos casques et de nos lampes torches, nous étions naturellement plus concentrés sur l'endroit où il fallait poser le pied que sur la guerre des mines qui avait autrefois fait rage dans la taupinière. Mais même au-delà de ça, l'impression que nous avons eue, c'est celle d'une sorte de fascination pour les



aspects techniques de la guerre, un enthousiasme presque enfantin dans la comparaison entre les tunnels allemands et français, leurs dimensions, leur organisation, et même leur armement... Les bénévoles dispensent des informations très détaillées en ce qui concerne les deux camps, parfois dans une logique comparatiste qui peut sembler cocardière car elle laisse transparaître un fond de rivalité. On a affaire là-bas à une forme de mémoire au premier degré : le site est entretenu pour rester en l'état, comme il y a cent ans, voire reconstitué selon des photos d'époque, à la chaise, à la bouteille près.

C'est avec une foi inébranlable dans la nécessité de la vie de cette mémoire que sont menées toutes ces entreprises : elle relève de l'évidence pour les Verdunois qui s'investissent dans ce tourisme. Et il nous a semblé que cette dimension évidente de la mémoire en rend la remise en cause plus difficile. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, une remise en cause. Une mémoire franco-allemande à Verdun, ou mieux, internationale, passerait selon nous nécessairement par la déconstruction de la mémoire et de toute la symbolique qui s'est accrochée à ce lieu en un siècle. Mais que devient Verdun sans la rivalité franco-allemande ? Pourrait-on envisager de n'y voir qu'un seul drapeau, européen, comme le suggère un de nos anciens ? On est alors en droit de se poser la question : ce lieu de mémoire est-il indispensable ? Doit-on à tout prix entretenir la mémoire de cette bataille ? Est-ce en soi un mal si la mémoire de la « Grande Guerre » laisse place petit à petit à celle d'événements plus récents ?

Lul, Mgb



Photos : © Marion Guibourgeau